

Zeitschrift:	La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber:	Association des musiciens suisses
Band:	2 (1908-1909)
Heft:	15
 Artikel:	Beethoven "à l'Odéon"
Autor:	Debay, Victor
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1068818

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Vie Musicale publiera dans son prochain numéro une nouvelle
SILHOUETTE CONTEMPORAINE : *Othmar Schaeck*, par RODOLPHE JUNG.

Beethoven „à l'Odéon“¹

Si certaines grandes figures, que le génie rend plus qu'humaines à nos yeux et presque divines à notre esprit, doivent échapper aux habiletés, aux grossissements et aux déformations de l'adaptation théâtrale, il semble que celle de Beethoven était une des premières à imposer ce respect. Un homme d'action peut sans nous choquer, fournir matière aux périodes déclamatoires et aux gestes superbes du comédien qui n'a en vue, dans toute interprétation historique ou légendaire, que sa gloire personnelle, qui se mesure à l'effet produit. Mais l'homme de pensée, dont la vie fut tout intérieure, n'a pas besoin, pour que ceux qui connaissent son œuvre se le représentent, d'être matérialisé par une mise en scène, si habile ou exacte soit elle. Et au regard des autres, il n'est sur le théâtre qu'un être de convention, à travers lequel ils risquent de voir plus tard à jamais altéré l'être réel qu'était le maître et que son œuvre continue pour nous. Faire de Beethoven le héros d'un drame est la besogne la plus inutile qui soit, encore plus que difficile, lorsque Beethoven a lui-même écrit pour la postérité le drame de son cerveau et de son cœur, quand chacun de nous peut l'entendre vivre dans le langage le plus émouvant qu'ait créé le génie humain. Toutes les précisions de la parole, tous les artifices du théâtre, tout l'art vocal et mimique de l'acteur ne paraissent que jeux illusoires et procédés factices auprès de la vérité chantante jaillie du cœur du musicien pour éveiller dans le nôtre un écho sympathique et dououreux. Beethoven c'est sa musique. Il est tout en elle, parce qu'il la porta toute et si profondément en lui. A chercher, en dehors d'elle, à le pénétrer et à le traduire, on risque de n'apercevoir et de ne montrer qu'une humaine infortune, sans le rayonnement splendide de son âme dont ses chants seuls sont capables de nous révéler la souffrance et l'héroïsme. M. René Fauchois, le jeune et adroit poète de la pièce que joue l'Odéon, l'a si bien compris, que, dans son dessein louable et téméraire de glorifier Beethoven, il a appelé la musique du Maître à son secours, pour placer son œuvre dans l'atmosphère sonore sans laquelle elle n'aurait pu vivre. Et je ne pense pas froisser M. Fauchois en disant que cette musique est ce qu'il y a de meilleur dans son essai dramatique, ou il a voulu vraiment trop embrasser, en tentant de résumer en trois petits actes la vie artistique et morale d'un homme tel que Beethoven. Aussi ces trois actes ne sont-ils qu'une réunion d'anecdotes tassées, sans lien qui les rattache, entre le lever et le baisser du rideau. M. René Fauchois, qui a scrupuleusement puisé ses documents aux sources biographiques les plus autorisées, a lui-même avoué l'embarras dans lequel il s'est trouvé pour représenter théâtralement la vaste personnalité de Beethoven, lorsqu'il a confessé qu'avant de faire un choix définitif il bâtit plus de dix scénarios. Il a apporté à son travail le respect qu'inspirent à tout homme qui les consulte et les médite, l'existence et l'œuvre du Maître de Bonn. Mais ce respect aurait dû l'intimider au point de renoncer, avant la pleine maturité d'un talent que je reconnais plein de promesses, à une entreprise dépassant son effort et dépassant même celui de tout dramaturge. Il faut être déjà renseigné sur Beethoven pour le retrouver un peu dans les petits et rapides tableaux qui nous sont offerts en spectacle, et ceux-là qui le connaissent ne peuvent guère s'intéresser à une esquisse incomplète trop légèrement dessinée. Ils n'y voient qu'à peine le tendre Beethoven, dont la laideur, illuminée pourtant par la flamme de son génie, éloignait de lui l'amour que toute son œuvre appela. Le Beethoven de l'*Héroïque*, éprix de liberté et tout frémissant de généreuse fraternité, ne fait que passer. Où est le tragique et grandiose auteur des dernières sonates et des derniers quatuors qui crient, pleurent et chantent les élans de la passion, les sanglots du désespoir, les hymnes de l'enthousiasme. Et l'on attend en vain le grand et universel croyant de la *Missa solemnis*, qui écrivait en tête de son *Kyrie* : « Venu du cœur, puisse-t-il aller au cœur. » Mais ne reprochons pas à M. René Fauchois de n'avoir pas su faire tenir dans les limites étroites de ses trois actes le monde terrestre et divin que nous paraît être un Beethoven. Il a apporté à une tâche impossible de louables efforts et une piété que d'autres n'auraient peut-être pas eue. La partie la plus heureuse de son œuvre est celle où il nous rend sensible la torture

¹ L'article qu'on va lire a paru dans le « Courrier musical ». Nous les mettons sous les yeux de nos lecteurs avec d'autant plus de plaisir qu'il exprime en termes fort justes le sentiment que nous avons éprouvé à l'apparition du *Beethoven* de M. René Fauchois. (La Rédaction).

que fut pour le grand musicien la surdité qui ferma peu à peu son oreille à tous les bruits humains. Replié sur lui-même il écouta monter des profondeurs de son âme la grande voix de son génie, et connut ce martyre d'écrire, entre les lignes des portées musicales, des signes dont il ne put pas entendre la réalisation sublime par la voix des hommes et des instruments. Savoir que son cœur avait saigné goutte à goutte les sublimités du 15^e quatuor et ne pouvoir, comme ses plus humbles auditeurs, s'abreuver avec extase à ce calice de sublimité ! Etre sourd, c'était là le plus terrible fléau que la Fatalité, si riche en malheurs, réservait au plus grand des musiciens.

Dans l'œuvre de M. René Fauchois, il n'y a guère qu'un rôle. M. Desjardins en est chargé et s'acquitte de son mieux de sa lourde tâche. Il est intelligent, conscientieux, mais manque de lyrisme. Et puis une perruque en broussailles, des pâtes, des crayons et de la poudre ne parviennent pas à composer le masque admirable et terrible de Beethoven ; on ne peut oublier à aucun instant que derrière ce maquillage il n'y a qu'un comédien.

L'orchestre Colonne joue comme introduction et intermèdes à ce drame les ouvertures de *Coriolan* et de *Léonore* et l'*Allegretto* de la 8^e symphonie. Au cours de l'œuvre quelques fragments, j'allais dire quelques miettes, des 2^e, 5^e et 9^e symphonies et du 10^e quatuor servent de musique de scène et ne m'ont pas toujours paru s'adapter justement aux situations qu'ils accompagnent. Ce concert a l'avantage de faire entendre un peu de musique de Beethoven à un public qu'elle n'attirerait peut-être pas à l'Odéon, si elle était le seul attrait de la soirée, et il est permis d'espérer qu'après en avoir ressenti une profonde émotion, quelques spectateurs en emporteront le désir de connaître mieux l'œuvre de celui dont cette pièce a permis de leur révéler l'œuvre haute.

L'ouvrage est mis à la scène avec le soin coutumier à M. Antoine, mais il me semble qu'à l'apparition des neuf symphonies, venant consoler leur père, il eût été facile de composer un tableau plus poétique que celui où l'on nous montre les neuf sœurs immobiles au fond de leurs niches, comme des statues alignées sous le portique d'une église ou plutôt rangées comme des livres sur le rayon d'une bibliothèque. Et je n'aime pas non plus le geste final de Beethoven, se relevant de son fauteuil d'agonie pour battre dans l'air à un invisible orchestre une mesure suprême. Ce sont là des artifices de théâtre à la *Cyrano*, qui ne conviennent pas à la grande figure de Beethoven. D'ailleurs était-il possible de représenter ce génie avec des moyens littéraires aux yeux de ceux qui gardent dans leur cœur un écho, si modeste soit-il, de sa Musique ?

VICTOR DEBAY.

La Musique en Suisse.

Suisse romande.

Qu'il s'agisse d'œuvres, qu'il s'agisse d'hommes, le pire est bien — dans le domaine de l'art — le manque de personnalité. Or ce reproche ne saurait atteindre ni les grands virtuoses (MM. Eugène Ysaye et Raoul Pugno), ni l'œuvre immense (Symphonie en *ut* mineur de G. Mahler) qui dominèrent notre quinzaine musicale de leur puissant intérêt. Et c'est là peut-être la raison profonde de l'attraction qu'œuvre et virtuoses exercent sur le public. Attraction durable ? Je ne sais ; mais, quelle qu'elle soit, tout me porte à croire qu'elle n'est point une preuve du génie du compositeur ou des interprètes, qu'elle est bien plutôt l'indice d'un ferme vouloir de l'un comme des autres, le signe évident qu'une « personnalité » s'est manifestée pleinement.

Loin de moi l'idée de rouvrir aujourd'hui une discussion sur la II^e symphonie de Gustave Mahler, discussion que je n'aurais ni le loisir, ni la faculté (au point de vue de l'espace nécessaire) d'établir sur des bases assez larges. Il me sera permis cependant de remarquer que la plupart des critiques qui se sont épris de cette œuvre — et, en premier lieu, M. W. Ritter lui-même — semblent confondre absolument l'intérêt, même passionné, qu'elle peut offrir en tant qu'expression d'une individualité originale et puissante, et la valeur intégrale qu'elle représente en tant qu'œuvre d'*art*, détachée de la personne de son auteur. C'est de l'œuvre en soi, non pas de M. Gustave Mahler, de l'œuvre faite de grandeur et de petitesse, de sincérité et de « fumisterie », de splendeur radieuse et d'obscurité qu'il pourra être intéressant de reparler quelque jour. Contentons-nous, pour le moment, de dire que M. B. Stavenhagen fut acclamé après l'exécution, du reste meilleure que la précédente au Théâtre, et que l'on fêta